

L'OUBYKH D'EVLIYA ÇELEBI

PAR

GEORGES DUMÉZIL

En 1934, dans le tome XI de la revue *Caucasica*, p. 84-126, Robert Bleichsteiner [Bl.] a étudié avec pénétration les spécimens de diverses langues caucasiennes qu'Evliya Tchélébi [E.Ç.], célèbre voyageur turc du XVII^e siècle, a donnés, avec une traduction turque, dans son *Seyahetname*. Aux pages 109-116, il a examiné les trois douzaines de mots et de courtes phrases que l'auteur a présentés comme de l'«abaza de Sadcha» et qui sont en fait de l'oubykh. Les interprétations de Bl. sont souvent convaincantes. Mais l'oubykh était encore très mal connu à cette époque, sa structure phonétique, en particulier, restait dans l'incertitude. Il y a donc lieu de reprendre la question¹.

Bl. a souligné avec raison que les notations en caractères arabes d'E.Ç., ou plutôt les interprétations qui en ont été faites par les copistes, pour l'oubykh comme pour les autres langues caucasiennes, ont été faussées par des confusions entre signes de formes voisines, tels que د و ر, ou ل و ك, ou ا و آ; que les points sur ou sous les lettres sont parfois inexacts de nombre ou de place; que parfois aussi la traduction turque ne recouvre pas strictement le texte indigène. Voici cette précieuse matière (n^{os} 1-36), à quoi s'ajoutent deux courtes phrases (n^{os} 37-38) qui ne se trouvent que dans Julius von Hammer, *Narrative of Travels in Europe, Asia and Africa ... by Evliya Effendi* II, Londres 1850, p. 59.

¹ Abréviations: BK = *Bedi Kartlisa, Revue de Kartvélogie*, Paris. — HV = Hans Vogt, *Dictionnaire de la langue oubykh (Inst. f. sammenlignende Kulturforskning, Serie B: Skrifter, LI)*, Oslo, 1963. — VO = G. Dumézil et T. Esenç, *Le verbe oubykh, études descriptives et comparatives (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nouv. série, I)*, Paris, 1975. La transcription est celle de VO, tableau p. 13.

لسان صدشه آپازه		
1	وه	1)
2	توقا	2)
3	شکه	3)
4	پلی	4)
5	آشو	5)
6	قون	6)
7	اپلی	7)
8	اوغا	8)
9	اپنی	9)
10	زو	10)
11	وهزو	11)
12	یوقازو	12)
اکمک	سخا	13)
ات	غه	14)
صو	یزی	15)
پینر	فه	16)
یوغورد	چه واه	17)
آرسود	خه	18)
اوزوم	سود	19)
الجیر	لحمق	20)
کستانه	اسخو	21)
طوز	لقه	22)
کل	ویکه	23)

اوتور	اوتس	24)
قالق	اوده تو	25)
کیتمه	اویکه	26)
کیدرم	سیکوه	27)
نره یه کیدرسین	سبر یکن	28)
ایشم وار کیده رم	سوو شقغ سلوه	29)
کل اوه کیده لم	سفاغه سکچو ویکه	30)
اوه کیده رز	سکه نوع سوکه	31)
نه اولدیکز	سرخود	32)
بر طوموز بیدک	خوژغود اشغد	33)
طوموزمزی یدی	ارقامد ژه خو	34)
خرسزلغه کیده رز	وچيله شکنوع	35)
نره یه کتدیکنز	نه له شکه غده	36)

N° 1-12. — Les dix premiers noms de nombres (oub. *za*, *t'q'a*, *ša*, *p'λ'a*, *s'χ'a*, *fə*, *blə*, *γ'a*, *by'a*, *z'a*) sont bien interprétés par Bl. Deux seulement appellent une rectification.

«3» est en oubykh *ša*. Pour expliquer les deux syllabes d'E.Ç. (*š k h*), Bl. fait deux propositions dont seule la première est recevable (*ša-g'ə* «3 aussi, et 3»). La seconde forme qu'il avance (**ša.k'a*) n'existe pas : le suffixe *-k'a*, en ce sens, ne peut être joint directement à un nom de nombre que dans *za.k'a* «1 fois»; pour «2, 3, etc.», la forme est nécessairement en *-m'a.k'a* (avec *-m'a* «fois»). Dans aucune autre circonstance non plus, les Oubykhs ne disent, avec le suffixe *k'a*, **t'q'a.k'a*, **ša.k'a*, **p'λ'a.k'a*, etc. D'autre part, il est invraisemblable qu'E.Ç. ait noté ici *ša-k'a* «trois allées, üç gidış», avec non pas le suffixe de déclinaison *-k'a*, mais le substantif verbal homophone *k'a* (VO XIII 49), qui ne s'emploie que dans des figures étymologiques telles que *t'q'a-k'a.n(ə)*, *ša-k'a.n(ə)* *a.k'a.q'a-*

g'əla á-səwa s'q'á.ma «bien qu'il soit 'allé (rac. *k'a-*) deux allées, trois allées', l'affaire ne s'est pas faite».

«6», noté avec *w, kwn*, à corriger en *fwn*, ne doit pas être lu *fə.n*. cas oblique de *fə* (p. ex. dans *fə.n yá.mə.la.sə* «sans atteindre 6, avant 6 (heures)»), mais *f.ən(ə)*, instrumental: E.Ç. a pu entendre cette forme dans des expressions usuelles telles que *á-saxat-f.ónə á-my'a.n g'ə.wə.n bl.ónə yə-za.q'qla yá.la.q'a* «s'étant mis en route à 6 heures, il est arrivé ici à 7»; *á-saxat-f.ónə wə.y.k'a* «viens à 6 heures».

Pour «11» et «12», l'interversion de la dizaine et de l'unité (*wh-zw*, à corriger en *zh-zw*; *twqa-zw*) doit être une reconstruction d'E.Ç., non un archaïsme ou une anomalie authentique: en oubykh comme dans les langues-sœurs, la formule est et n'a sans doute jamais été que «10-1», «10-2», etc.

No. 13. — *sh a*, traduit «pain» par E.Ç., ne peut représenter *səəba* «pain», trop éloigné de forme, ni, à cause du sens, *səəq'á* «graisse végétale, huile»; on pense à *cax'.q'á* «beignet», proprement «kızarmiş peynirli börek» (participe prétérit à valeur passive de *cax'* «frir»).

Nos. 14, 15. — *y'a* «viande», *bzə* «eau» sont bien notés par *ğh* et par *bzy*.

No. 16. — *fač'ə* «fromage» est réduit par E.Ç. à son premier élément, *fh*. Faut-il conclure que l'actuel *fač'ə* est composé d'un ancien **fa* «fromage» et de *č'ə* «petit morceau» (*za-zəmc'a-č'ə* «un éclat de boue»)?

No. 17. — *čhwah* «yoghourt» commence sûrement par *č'a* (noté *čh*) «lait»; comme dit Bl., «yoghourt» est *č'a-t'a.q'á* (prononcé aussi *č'at'a'a*; le second élément est le participe prétérit [VO XIII 2, -*q'a* prononcé souvent -*a* après voyelle] de *t'a-* «cailler, devenir yoghurt»: *á-č'a t'a.n* «le lait devient yoghurt»). Deux hypothèses sont recevables: 1) *w* est à corriger en *d*, la graphie **dah* notant -*t'a.á*; 2) un *t* serait tombé dans l'écriture devant *w*, **tw* étant une bonne notation de *t'a* (cf. n° 25; mais, au n° 24, *t'a* est noté simplement *t*).

Nos. 18, 19. — *x'a* «poire», *məsəš* «raisin» sont bien représentés par *hh* et *mswd*. Le *d* final du second mot est peut-être à corriger en *w*; le groupe *sww* représenterait ici -*səš* (accentué) comme, au n° 29, il représente sûrement *səwa* (non accentué).

No. 20. — *lhm q* «figue» est formé de *lax'ə* «figue» et de *-məq'* (toujours second terme de composé), qui sert de numéral pour un certain nombre de fruits assez gros et fermes (et même durs): *lax'-məq'*. On dit de même *za-x'a-məq'* «une poire», *za-ma-məq'* «une pomme», *zət'əma-məq'* «une pêche» (et aussi *za-laq'a-məq'* «une noix»). Pour des fruits plus mous, le numéral est -*x'ak'*, m.-à-m. «grain», t. «tane»: *za-pqəš'a-x'ak'* «une prune», *za-məsə-x'ak'* «un grain de raisin», *za-mat'əša-x'ak'* «une mûre». *-məq'* s'emploie aussi avec d'autres substantifs que des noms de fruits: *za-laq'a-məq'* «un caillou» (*laq'á* «pierre»), *za-dəmaq'-məq'* «un œuf»; *a-s'á ya-ša-məq'ə.n lá.k'a.q'a* «la balle toucha juste le sommet de sa tête (ša «tête»)». *-məq'* (*-mə-q'*) semble être une forme radicale négative à valeur d'adjectif (*Word* 25, 1969, p. 109; *VO* XI 15) d'une racine *q'*- qui n'a plus, autonome, que le sens de «boutonner» (*«serra en pressant»), mais dont le sens est plus large dans des racines composées: *q'ə=λ-* (non *k'əλ*, *HV* 838) «bouturer» (avec préverbe «sur», *by'a-q'ə=λ-* «greffer»). -*x'a-k'* est formé de *x'a* «grain» (en masse) et de -*k'*(*ə*) singulatif (*ca-k'ə* «dent» [de *ca* «id.», générique], *č'a-(n)k'* «étoile» [de ?], *xa-nk'ə* «ver» [de *xa* «vermine»], *k'ə-k'* «goutte de pluie» [de *k'ə* «pluie»], etc.).

No. 21. — *ashw* est bien interprété par Bl. *á-s'χə* «la châtaigne», avec l'article défini, mais *w* est étrange: il n'y a rien de labial dans *χ* (ich-Laut non mouillé); l'homophone «5» est écrit par E.Ç., avec l'article défini, *ašw*.

No. 22. — *lqh* «sel». Bl. pense avec vraisemblance qu'il s'agit du mot *laq'á* «pierre»: le sel, *š'ə*, denrée rare et précieuse dans les montagnes du Caucase, était livré et conservé en bloc qui pouvaient être appelés «pierre» et cette expression aura disparu, avec l'usage, en Anatolie. Aujourd'hui encore, à un enfant qu'on gronde, on dit *š'ə-s'ə.n.wə.š'ə.x!* «puisses-tu devenir prix-de-sel!» (= «améliore-toi!»), souvenir d'un temps où le sel se payait cher.

Nos. 23, 24. — *wə.y.k'á!* «viens!», *wə.t'ás!* «assieds-toi!» se reconnaissent dans *wykh* et *uts*.

No. 25. — *wə.dat'á!* «lève-toi» est bien noté *udhtw*. L'impératif des thèmes verbaux consonantiques de cette classe a deux formes (VO IX 33): sans *ə*, plus brutal (ce serait ici *wə.dár'!*), avec *á*, plus doux. Le groupe *tw* transcrit bien oub. *t' + á*: la consonne labialisée colore en effet en *ü* le *ə* suivant (on entend *wädär'ü!*). L'interprétation de Bl. par le premier futur (*wə.dat'á*) est moins probable, étant donné la traduction turque.

Nos. 26, 27. — *umkh* «ne va pas», *sykwh* «que j'aïlle, je vais ou dois aller» sont bien interprétés par Bl.: *wə.m.k'á!* *sə.y.k'á*. On retiendra la différence de notation entre la fin de ce mot (*-wh* pour *-áw > á*; cf. n° 29, mais n° 31!) et la fin du n° 25 (*-w* pour *-á*).

No. 28. — *sbrykn*, mal traduit par E.Ç. «où vas-tu?» est bien corrigé par Bl. en *sbwykn* et bien interprété *sába wə.y.k'á.n* «pourquoi tu viens?». Simplement, dans l'interrogation directe, il faudrait la particule interrogative *-y* (VO XIV 2 et 3): *sába.wə.y.k'á.n-əy?* Il s'agit donc d'un morceau d'interrogation indirecte: *sába wə.y.k'á.n [sə.m.č'á.n]* «[je ne sais pas] pourquoi tu viens». Bl., se fondant sur Dirr, professe que le verbe *y-k'a-* «venir» est défectif en oubykh moderne et que la forme d'E.Ç. représente par conséquent un état plus ancien. Dirr s'est trompé: les verbes *y-k'a-* et *y-č'*, de sens différents, ont chacun une conjugaison complète; le premier signifie «venir», le second «revenir au point de départ».

No. 29. — *sww sqğ slwh*, traduit par E.Ç. «j'ai une affaire, que je m'en aille (ou: je vais ou dois m'en aller)», est bien interprété par Bl., avec la correction de *l* en *k*, *s'wa.s.q'á.γ*, *s(ə).k'á*. *sww* est une intéressante tentative pour noter le groupe *s'w*, où *s'* est une sifflante labialisée, non une semi-chuintante labialisée comme *s'* (rendu simplement par *š* au n° 36); pour la sonore, on a l'équivalent aux n° 10, 11 et 12, *zw* notant *ž'*.

No. 30. — *sfağh skčw wykh*, traduit par E.Ç. «viens, allons à la maison» n'a pas été compris par Bl., qui a cherché dans le

premier mot une transcription de *č'ya* «maison». Il s'agit de *fa* «foyer» (au figuré); le locatif *s-fa.γá* signifie «dans, à mon foyer, chez moi». Est-ce ce mot qui, pris au sens propre, a fourni le pré-verbe *fá-* «au, dans le feu» (avec particule attributive *q*, VO VI 29)? — *skčw*, d'après la traduction d'E.Ç., est à corriger en *šknw* = *š'.k'á.n.ə* «allons», bien que la correction de *č* en *n* soit difficile; en tout cas le verbe oub. *k'a:č'a-* auquel pense Bl. et qui signifie strictement «marcher, yürümek» (VO III 22), ne peut être employé avec un régime en *-n* ou en *-γa*; le «*šikäčö*» (= *š'.k'á:č'ö*) «wir werden gehen [non: schreiten]» de Bl. est d'ailleurs morphologiquement incorrect: il faudrait, avec l'indice *na* du pluriel (VO IX 11, X 5), *š'.k'á:č'a.nə* «marchons!».

No. 31. — *skhnw' swkh*, traduit «allons à la maison» par E.Ç., est interprété par Bl., avec correction du premier *s* en *š*, *š'.k'á.nə č'ya.γa*; la lecture du second mot n'est pas probable: il faudrait ou l'article défini ou un préfixe possessif et ce n'est pas par *k* qu'E.Ç. rend oub. *γ* (n° 29, 30). Il est préférable de corriger *w* en *d* et de lire *sá-dak'a* «vers moi». Mais le sens fait difficulté: «vers moi» n'est pas «vers chez moi».

No. 32. — Dans *srhwd*, traduit «qu'êtes-vous devenus?» par E.Ç., *s-* est certainement le préfixe interrogatif *sa-* «quoi?» et *r* est sans doute à corriger en *w*, indice de 2 sg.: «qu'es-tu ...?» (de toutes façons, 2 pl. est impossible; il faudrait après la racine l'indice pl. *na*: cf. n° 30, fin). Le reste du mot est obscur. Ce que propose Bl. n'est pas acceptable: *-x*, suffixe indiquant la possession, ne ce conjugue pas (n'a ni futur ni prétérit) et il faudrait, s'il se conjugait, l'indice *na* du pluriel. On ne gagne aucun sens en corrigeant *h* en *č* ou en *ž*. Tefvik Esenç pense que ce mot n'est pas de l'oubykh, mais du tcherkesse: en corrigeant *r* en *d* et *d* en *r*, on a tch. *səd x'ə.r(e.r)?* «qu'est-ce qui arrive?»; «qu'êtes-vous devenus?» serait, dans le tcherkesse de Tefvik Esenç, *səd.o š'.x'ə.γa?* (rac. *x'* «devenir»). En corrigeant *r* en *w*, mais en maintenant *d* final interprété comme au n° 33 (prétérit étonné), et en admettant que l'informateur d'E.Ç. a employé en oubykh le verbe tcherkesse *x'* (l'oubykh, en tout cas, a adopté le composé *x'ə:λ'a-*, HV 2156, synonyme de *k'a:λ'a-*

«advenir à»), on pourrait aussi lire **sa.wə.xəj.yt'* «ne oldun aceba? qu'es-tu donc devenu, qu'as-tu bien pu devenir?».

No. 33. — *hw žg wdašgd*, traduit «nous avons mangé un cochon» par E.Ç., est à lire *xəa ž'.yəwə.yt' a.š'.fə.yt'* (avec correction de *g* en *f*) «nous avons trouvé du cochon, nous l'avons mangé». La forme de prétérit en *-yt'* (il a existé plus anciennement un prétérit simple en *-t'*, identique à celui de l'abkhaz, à en juger par la forme relative *da...-t'.n* «quand + prétérit», VO XV 4) n'a plus qu'un emploi limité, affectif (VO IX 17: surprise, regret); ici, ce pourrait être: «(nous ne t'attendions pas, pardonne-nous,) nous avons trouvé du cochon et nous l'avons mangé (sans en garder pour toi)». Bl. a bien reconnu le verbe *f* «manger», mais non le verbe *yəw-* «trouver»; son interprétation de *wd* en *-ōt*, deuxième futur, est en soi possible, mais deux futurs en *-ōt* (ni d'ailleurs deux futurs en *-ō*) ne peuvent se suivre: il faudrait ici *xəa ž'-yəw.ō.mə a.š'.f.ōt* «ayant trouvé du cochon (si nous trouvons du c.), nous le mangerons».

No. 34. — *arqamd žhhw* est traduit par E.Ç. «est-ce que c'est notre cochon qu'il a mangé?». Le substantif ne fait pas de difficulté: c'est *šə-xəa* «notre cochon». Le verbe est plus altéré. Bl. a proposé de corriger en «*ə.φ.qa.mi.š*», c'est-à-dire *ə.f.q'á.ma-š*, «ne l'a-t-il pas mangé?», mais les corrections (*r* en *f*, *d* en *š*) sont peu admissibles et les n^{os} 17 et 36 montrent que ce n'est pas par *q* qu'E.Ç. transcrit le *-q'a* des prétérits. Je préfère admettre que la traduction turque est inexacte (le texte d'E.Ç. ne contient pas d'indice interrogatif), y lire «yedin» (2 sg.) au lieu de «yedi» (3 sg.), et m'en tenir aux corrections graphiques usuelles et naturelles (*r > w*, *q > f*), ce qui donne *awfamd = a.w.f.a.mə.t* «tu ne mangeras (sûrement) pas» (négatif en *-a.mə.t* du premier futur, impératif ou certain, en *-ō*: VO XI 5, 3^o).

No. 35. — *wčylh šknw'* est traduit par E.Ç. par «allons voler». Bl. interprète *lh* par *la* «ici», ce qui n'est pas possible: ce mot n'existe pas à l'état isolé (les formes de Mészáros citées dans HV 891 sont inexactes: il faut *lqlá*). On doit comprendre *wəč:áy:la š'.k'á.n.ō* «allons voler de nouveau, complètement; allons pour-

suivre et terminer le vol» (affixe *ay* itératif, affixe *la* exhaustif: VO III 5, 10 et 42). La situation doit être celle-ci: des voleurs ont déjà visité une maison et opéré quelques prélèvements; l'un d'eux exhorte la bande à retourner sur les lieux et, cette fois, à tout enlever. — «Allons voler» serait simplement *wəčə.š'.k'á.n.ō*. Sur le thème verbal nu exprimant l'intention avec les verbes de mouvement, v. VO XIII 50; sur la rac. complexe et alternante sg. *wəč:*, pl. *k'á:c-*, VO II 56.

No. 36. — *nhlh škh gdh*, qu'E.Ç. traduit «où êtes-vous allés?» n'est interrogatif que si l'on corrige *nhlh*, qui d'ailleurs ne donne pas de sens, en *mhhk = mək'a-* «où ...». En corrigeant en outre *dh* en *nh* dans la forme verbale, elle peut être lue *škhghnh*. Cela donne *mək'a.š'.k'á.q'á.na(-y)*, qui signifie en effet «où êtes-vous allés?».

No. 37 (J. von Hammer). — *zinže doko (znžhdkwh)*, traduit par E.Ç. «amène une jeune fille», est certainement à corriger, comme l'a vu Bl. (contre Henko: Bl., p. 125) en *zphdkwh*. Le début est *za-px'ádək'* «une jeune fille», mais il faut ajouter *wə*, 2 sg. de l'impératif impérieux de la racine *w-* (l'impératif doux étant *á.w.š'ə.w* ou *á.w.š'.wə*), non pas «amène, getir», qui serait *a.y.wə*, VO V 24, n. 3, mais «emmène, götür».

No. 38 (J. von Hammer). — La dernière phrase, *zinže dokalmet zeni okhed*, traduite «je n'ai pas trouvé de jeune fille, mais un jeune homme», contient, au début, comme l'a bien vu Bl., *za-px'ádək'* («il n'y a pas de jeune fille» (cf. n^o 37)). La suite est mystérieuse. Elle doit commencer par *za-* «un» suivi de ce que nous notons aujourd'hui *náynš'* «jeune homme», et, d'après le n^o 33, on peut penser que les deux derniers phonèmes (*hd*) représentent *-ayt'*. Il est donc possible que la seconde partie de la phrase soit à interpréter *za-náynš'-žayt'* «c'était un jeune homme» (pour *ž(a).ža:yt'*, copule suffixée d'identification, v. BK 31, 1973, p. 24-28). La situation pourrait être celle-ci: nous avons vu de loin un être jeune, mince, agile, et nous croyions que c'était une femme; en nous approchant, nous reconnaissons notre erreur: «il n'y a pas de jeune fille, c'était un jeune homme». — L'interprétation de Bl. par

la racine $x^{\circ}ada-$ (HV 2143; non $*x^{\circ}ad-$ ni $*xod-$) «acheter», comprenant *okhed* comme $\omega x^{\circ}ad\acute{a}$, donne un sens étrange («es gibt kein Mädel, kauf einen Burschen»). Elle impose en outre de réduire le nom du «jeune homme» à ny , ce qui est peu vraisemblable: ce mot, d'un type inusuel en oubykh, est une altération de $*nan(\acute{a})-s^{\circ}$ ($-s^{\circ}$ «petit»), que j'ai parfois entendu; il se prononce $ne's^{\circ}$, avec une sorte de diphtongue descendante formée d'un \bar{a} nasalisé (cf. fr. *in*) et d'un y furtif; de plus, entre ce y furtif et la sifflante labialisée qui suit, se développe facilement un \bar{u} non moins furtif, anticipation de l'élément labial de s° (cf. HV 1177). Le groupe nyw d'E.Ç. représente donc bien ce $ne's^{\circ}$; une correction de la place du point (\bar{z} au lieu de «kh») permet de lire l'ensemble $nyw\bar{z}hd$, où la lettre \bar{z} peut-être une notation appauvrissante mais acceptable du groupe $-s^{\circ} + \bar{z}$ - de $za-ne's^{\circ} + \bar{z}ayt'$.

Ces compléments et ces retouches confirment le jugement de Bleichsteiner sur les notations d'E.Ç. (p. 85): «Sie sind, von einzelnen Missverständnissen und Irrtümer abrechnet, ausserordentlich gut, ja zuweilen mit einem gewissen phonetischen Geschick wiedergegeben, was der Auffassungsgabe und dem Eifer Evlijas ein hohes Zeugnis ausstellt. Man muss bedenken, wie schwer das arabische Alphabet, ohne weitere Unterscheidungszeichen, wie sie die islamischen Kaukasusvölker anwenden, die verwickelten, oft über 70 verschiedene Phoneme [en oubykh 82 consonnes et 3 voyelles] umfassenden Lautsysteme wiederzugeben imstande ist. Wenn trotzdem die Entzifferung der Sprachproben zum grössten Teil geglückt ist, so muss man der ungewöhnlichen Begabung des türkischen Reisenden und Gelehrten schrankenlose Bewunderung zollen».

Et aussi son appréciation de la stabilité de l'oubykh dans les trois derniers siècles (p. 86): «Wir verzeichnen die erstaunliche Tatsache, dass die ulychische Sprache seit beinahe 300 Jahren keine nennenswerten Veränderungen durchgemacht hat und dass Dirrs und Dumézils Aufnahmen dieser in 'voller Auflösung befindlichen Sprache' vollkommen genügten, die Beispiele bei Evliya fast restlos zu erklären».

SUMMARY

A reexamination of the Ubykh words and short sentences found in the *Seyahetname* by Evliya Çelebi, in the light of the last publications on this language.

LES ORIGINES DE LA LITTÉRATURE VILLAGEOISE EN TURQUIE

PAR

PAUL DUMONT

Cela fait plus d'un quart de siècle que le village anatolien est au centre des préoccupations de la littérature turque. Depuis le célèbre *Bizim Köy* (Notre village) de Mahmut Makal, des dizaines de romans, plusieurs centaines de nouvelles, d'innombrables reportages ont été consacrés à la description du sous-développement anatolien. Cette littérature pléthorique ne cesse de faire boule de neige. Aujourd'hui, il n'y a pratiquement aucun écrivain turc qui n'ait, à un moment de sa carrière, commis une œuvre «villageoise». Nous serions tentés de dire que la paysannerie est à la mode. Mais il ne s'agit pas d'une simple question d'entichement. Si le village se vend bien en librairie, c'est qu'il existe en Turquie un problème rural et que celui-ci, en dépit d'incessants efforts, n'a pu être résolu. On est en droit de penser que la littérature villageoise ne perdra de sa vitalité que le jour où le sous-développement anatolien sera définitivement circonscrit.

Comment s'est constituée, au sein des lettres turques contemporaines, cette obsession du village? Telle est la question à laquelle nous nous efforcerons de répondre dans les pages qui suivent. Pour beaucoup de spécialistes de la littérature turque, l'histoire du courant villageois ne commence qu'en 1950, avec le *Bizim Köy* de Mahmut Makal. Nous essayerons de montrer dans cet article que l'avant-*Bizim Köy* n'est nullement négligeable et que la littérature turque fut porteuse d'une potentialité villageoise dès la fin du XIX^e siècle. Dans un premier temps, nous nous pencherons sur l'apport des générations pré-républicaines. Nous nous tournerons ensuite vers l'œuvre de deux écrivains majeurs des années trente, Yakup Kadri